

Tomasz Szarota

LA VIE CULTURELLE EN POLOGNE PENDANT L'OCCUPATION ALLEMANDE

INTRODUCTION

La présente étude diffère de la manière traditionnelle de voir la vie culturelle, où l'intérêt porte sur la sphère de la création et de la production des biens de la culture, de la réception des oeuvres, ou sur le seul enregistrement des événements culturels. Dans l'analyse du fonctionnement de la vie culturelle, entendue ici comme une transmission et un flux des contenus de la culture, donc comme un processus de communication culturelle, j'ai décidé d'utiliser le modèle des trois paliers de la culture, créé par la sociologue polonaise Antonina Kłoskowska¹. Quoique, dans la suite du texte, je me serve de la terminologie introduite par elle dans le circuit scientifique, j'emploie les notions correspondantes dans un sens quelque peu autre. Le premier palier c'est, pour moi, le palier de la culture où le flux des contenus s'effectue dans le cadre des contacts entre les membres de groupes sociaux informels (locaux, de milieu, familiaux, de camarades, d'âge, etc.), généralement par voie orale. Peu juste et peu précis me semble ici l'emploi du terme « culture populaire ». Le deuxième palier est celui où le flux des contenus s'effectue par l'intermédiaire d'institutions spécialisées auxquelles appartiennent entre autres les théâtres, les philharmonies, les musées, les bibliothèques, les archives, les foyers culturels, et parmi lesquelles il faut également ranger, à mon sens, les écoles et les institutions ecclésiastiques. Le troisième palier enfin est, celui où le flux des contenus se fait par l'intermédiaire des mass média. Dans

¹ A. Kłoskowska, *Spoleczne ramy kultury* [Le cadre social de la culture], Warszawa 1972.

la Pologne occupée, il faut retenir sous ce rapport la presse, la radio, le réseau des haut-parleurs et le cinéma ainsi que, injustement omis dans les recherches, les affiches et les tracts.

LE PREMIER PALIER DE LA CULTURE

La prédominance de ce palier, qui est une anomalie dans la société moderne urbanisée, est sans nul doute un *signum temporis* significatif des années de guerre et d'occupation sur le territoire polonais. On peut d'ailleurs étendre cette thèse et dire qu'en cette période avait changé le modèle entier de participation de la société polonaise à la culture, l'expression en étant la modification des fonctions assumées par chacun des paliers dans la sphère de la transmission des contenus culturels. Nous serons par ailleurs intéressés par le problème du flux de l'information entre les trois paliers et par l'action exercée sur chacun d'entre eux tant par les autorités d'occupation que par la clandestinité polonaise.

Le facteur décisif de l'immense accroissement de l'action et de la portée du premier palier était avant tout la politique de l'occupant qui avait délibérément restreint ou, dans certains secteurs, absolument supprimé les moyens de transmission des contenus culturels des paliers II et III. Par ailleurs, l'accroissement de la signification du premier palier doit être rattaché à une suite d'autres facteurs, tels que le resserrement non seulement des liens nationaux, mais aussi des liens dans les groupes informels, l'accroissement de la mobilité sociale et des contacts interhumains, enfin le fait de traiter la participation à ce palier de la culture comme une manifestation de son engagement personnel dans la lutte contre l'ennemi, en d'autres termes — de la participation à la Résistance.

Essayons d'abord de répondre à la question sur les genres de transmission culturelle dont le flux s'accomplissait principalement, quoique pas uniquement, dans le cadre du palier I. On peut énumérer ici : la rumeur, le potin, le trait d'esprit, l'anecdote, l'augure, la prédiction, la prophétie, la récitation, la chanson, le couplet. L'importance de chacune de ces formes de trans-

mission de l'information augmente considérablement dans les conditions de guerre. Certaines d'entre elles sont d'ailleurs l'objet d'un intérêt de plus en plus grand des chercheurs². Faisant pour le moment abstraction de l'analyse des contenus enfermés, par exemple dans les différentes blagues ou prédictions (elles sont une source intéressante pour l'étude de l'état de conscience, de l'état d'esprit et des attitudes), je voudrais m'arrêter sur le problème de leur circulation et de la communication sociale³. Le flux ou la circulation de l'information sont différents en milieu rural et urbain, dans ce dernier le processus de communication sera autre dans une grande agglomération et dans une petite ville, néanmoins nous avons toujours affaire à une transmission orale et à la communication directe.

Dans une grande agglomération urbaine (je me servirai ici de l'exemple de celle de Varsovie), on peut sans difficulté énumérer les lieux des contacts interhumains, le rôle de chacun de ces lieux dans les conditions de l'occupation étant différent du rôle assumé par eux précédemment. Si nous voulons décrire la vie quotidienne d'un habitant moyen de Varsovie, nous devons connaître son « emploi du temps dans la journée », ses itinéraires et, par là même, les lieux où il entrait en contact avec d'autres hommes. Les mémoires fournissent sur ce sujet le plus d'informations. Il en découle que, dans les conditions de l'occupation, une fonction toute spécifique était dévolue à l'appartement et, dans une acception plus large, à la maison ou à l'immeuble. L'introduction par l'occupant du couvre-feu (l'heure de l'interdiction de séjour dans la rue était modifiée, en somme, toutefois, il devenait obligatoire à partir de 20 h) avait allongé le temps passé au lieu d'habitation. Ajoutons qu'au temps de la multiplication des rafles, de nombreuses personnes s'efforçaient de ne pas quitter du tout la maison. En même temps, entre les locataires se resserraient généralement les liens de voisinage, fleurissait la vie en collectivité, on se rendait visite, on faisait part des nouvelles « de la ville » et on commentait les événe-

² Cf. F. Dröge, *Der Zerredete Widerstand. Soziologie und Publizistik des Gerüchts im 2. Weltkrieg*, Düsseldorf 1970.

³ La comparaison des recueils de blagues racontées en Pologne et en France prouve qu'elles circulaient dans toute l'Europe occupée.

ments qui se jouaient sous le même toit ; l'on débattait de la politique, mais aussi du pain quotidien. Un phénomène généralisé était de se rendre des services réciproques, de se prêter mutuellement des denrées alimentaires ou des ustensiles. Pour éviter l'idéalisation du tableau, il faut ajouter que, simultanément, on se méfiait des voisins, on craignait la dénonciation, la divulgation que l'appartement était un lieu de contact, un point de distribution de la presse clandestine, une cachette pour les membres de la Résistance ou pour les Juifs persécutés, une salle de classe d'une école clandestine, voire un dépôt d'armes.

Les gens « de la ville » restés trop longtemps et ne pouvant plus rentrer chez eux passaient la nuit chez leurs hôtes. Par là même de nombreuses réceptions ou solennités familiales se prolongeaient jusqu'au matin. Il faut savoir qu'il y avait en ce temps à Varsovie un assez grand nombre d'appartements d'une superficie considérable, dans de nombreux d'entre eux, en plus des anciens locataires, avaient trouvé abri des membres de la famille, des amis ou des connaissances qui avaient fui les territoires incorporés au Reich ou en avaient été expulsés par les Allemands. L'activation de la vie de société était favorisée par le fait que les locataires d'un même immeuble se connaissaient personnellement, l'anonymat si caractéristique des résidences actuelles était chose assez rare. Il faut enfin signaler un phénomène particulièrement important, notamment la prise en charge par l'appartement privé des fonctions assumées normalement par les institutions culturelles et la transmission des contenus véhiculés par les moyens de transmission de masse⁴.

La prise en charge par le palier I des fonctions du palier II et, en partie, du palier III, sera illustrée par quelques exemples. Un phénomène caractéristique semble être la renaissance du « salon » en tant qu'institution culturelle, la multiplication à Varsovie de toutes sortes de manifestations culturelles (concerts, discussions littéraires, représentations théâtrales, récitations, soirées d'auteurs), qui se déroulaient, il est vrai, dans des appartements privés, mais auxquelles on pouvait participer sans

⁴ A Varsovie sous l'occupation fonctionnaient deux cinémas organisés dans des logements privés, où étaient projetés des films muets.

que soit requise la connaissance personnelle des maîtres de céans. Qui plus est, dans les conditions de la conspiration, l'anonymat était un élément important du style de vie sous l'occupation. Dans les institutions culturelles fonctionnant normalement, le groupe de personnes qui en bénéficie (le public, l'auditoire) entretient plutôt rarement des relations de connaissance, et pour ce qui est des manifestations organisées dans le cadre de la vie culturelle clandestine et se déroulant dans un appartement privé, cette règle, il est vrai, est en partie violée, mais ne disparaît pas entièrement. Un autre exemple témoignant de la prise en charge par le palier I des tâches des institutions culturelles est l'enseignement clandestin en groupes, où l'appartement privé assume le rôle de salle de classe ou de salle de cours de l'école supérieure. Il faut d'ailleurs relever la plurifonctionnalité de l'appartement qui, pendant la guerre et l'occupation, était à la fois un lieu purement privé et un lieu public, destiné à la réalisation d'activités sociales. Là se font les cours mentionnés, ont lieu les réunions des rédactions des journaux et périodiques clandestins ou des associations, unions et institutions supprimées par l'occupant.

Je ne pense pas d'ailleurs qu'il faille se borner ici aux manifestations de la vie culturelle clandestine organisée qui, par la force des choses, ne pouvait toucher que des cercles assez restreints de la société. Le rôle de l'appartement en tant que lieu de circulation des contenus culturels et en même temps lieu de loisirs et de divertissement, s'était accru dans toutes les classes et couches sociales, tant en milieu intellectuel qu'ouvrier. Un rôle supplémentaire y était évidemment joué par le mot d'ordre du boycottage de la plupart des institutions culturelles approuvées ou mises en place par l'occupant, ce boycottage étant un des éléments du code de moralité civique dont il sera encore question.

Personne n'est en mesure de calculer quel pourcentage de la société limitait pendant la guerre et l'occupation sa participation à la culture presque exclusivement à la sphère d'action du palier I, pour combien de personnes avaient en quelque sorte cessé d'exister les cinémas, les théâtres, les salles de concerts, les musées, combien il y en avait qui, en l'espace de quelques

années, n'avaient qu'exceptionnellement pris en main un journal ou écouté une émission radiophonique. Cette situation d'arrêt assez fréquent des influences des paliers II et III de la culture est fidèlement rendue dans ses souvenirs par Andrzej Wachowiak, un industriel avant la guerre, tenant sous l'occupation une papeterie : « Il y en avait qui se vantaient d'écouter des émissions étrangères sur des appareils d'écoute clandestins, mais c'était en général de la vantardise. Nous étions absolument coupés du monde. J'avoue que [...] je n'écoutais absolument pas les haut-parleurs hitlériens. Seul un homme naïf pourrait s'attendre qu'il entendrait ne serait-ce qu'un succédané de vérité. J'achetais coup sur coup le journal reptilien allemand ou quelque journal allemand, mais là non plus il ne pouvait y avoir de vérité, et les vantardises des exploits sur le front n'étaient que trop vulgaires. Ainsi donc une désespérance complète. [...] A proprement parler, seuls les dimanches ou les nuits du samedi au dimanche remplaçaient aux compatriotes rassemblés dans quelque maison toute la vie culturelle. Sans ces rencontres de société, nous aurions été sur la voie la plus sûre de l'abrutissement total »⁵.

Pour l'ouvrier de Varsovie Kazimierz Szymczak, son logement est aussi presque l'unique lieu de contact avec la culture (au sens large de ce mot). Le 18 I 1940 il note dans son journal : « Le cercle de ceux qui nous rendent visite et jouent aux cartes s'est élargi [...] pendant ces réunions s'engage une discussion animée et des échanges d'idées sur des sujets politiques »⁶. Rappelons que pendant l'occupation, en plus des célébrations traditionnelles des fêtes de famille ou des solennités religieuses, s'était généralisé l'usage des rencontres mondaines à l'occasion des anniversaires nationaux : dans un large cercle familial et d'amis on passait les journées du 3 mai et du 11 novembre. Ajoutons que la Résistance postulait comme une des formes de manifestation patriotique le séjour des Polonais dans leurs appar-

⁵ A. Wachowiak, *Ścigany przez Gestapo. Opowiadanie z czasów okupacji hitlerowskiej* [Poursuivi par la Gestapo. Récit du temps de l'occupation hitlérienne], texte dactylographié de souvenirs à l'Institut d'Histoire de l'Académie Polonaise des Sciences.

⁶ K. Szymczak, *Dni grozy i walki o wolność* [Jours d'horreur et de combat pour la liberté], in : *Pamiętniki robotników z czasów okupacji*, Warszawa 1948, p. 31.

tements à des heures définies de certains jours (p. ex., le 1^{er} IX 1940, le 31 VIII 1941, le 11 XI 1940 et 1941). Les rues désertes devaient être, entre autres, une expression du boycottage de la vie culturelle organisée sous l'égide de l'Office hitlérien de Propagande.

Je voudrais signaler encore un phénomène, notamment la réunion des habitants d'une même maison aux prières et chants en commun devant des chapelles et petits autels spécialement édifiés à cette fin. L'apparition de ces lieux de culte dans les cours et les portes cochères avait déjà été sporadiquement relevée dans les premières années de l'occupation, et à partir de l'été 1943 ce phénomène était devenu massif, par exemple à Varsovie. Il atteste non seulement la montée de la religiosité et le resserrement des liens entre les hommes partageant le même destin, mais aussi le climat général : on commençait à voir en l'aide divine le seul espoir de survie. Il convient d'attirer l'attention sur le fait que, dans ce cas, s'était produit le transfert de la fonction de l'institution—Eglise vers le lieu de domicile, et, par là même, un nouvel élargissement du fonctionnement du premier palier de la culture.

Le flux des contenus culturels dans le cadre du premier palier s'effectuait, il va sans dire, non seulement dans les appartements privés ou au lieu de domicile. Les contacts interhumains ou la transmission de ces contenus intervenaient aussi au lieu de travail, dans les bureaux, les moyens de transports, pendant les achats au magasin ou au marché, dans les locaux gastronomiques, enfin tout simplement dans la rue. Il faut souligner que pendant l'occupation à chacun de ces lieux avait incombé un rôle social beaucoup plus considérable que dans les conditions de l'avant-guerre. Prenons à titre d'exemple les moyens de transports — le tram ou le train. Quoiqu'on ne puisse affirmer que la majorité des blagues et anecdotes aient été forgées par les passagers et compagnons de voyage, le fait est que le tram comme le wagon de chemin de fer avaient joué un rôle très important dans leur diffusion. Il faut par ailleurs se souvenir que le wagon de chemin de fer était en même temps une sorte d'estrade où se produisaient des instrumentistes et chanteurs ambulants (ils donnaient des « concerts » également dans les

rues et les cours). Ces productions n'étaient évidemment rien de nouveau, il semble cependant que leur répertoire et l'atmosphère dans laquelle elles baignaient modifiaient en quelque sorte leur caractère : elles avaient cessé pendant l'occupation d'assumer des fonctions de pur divertissement et avaient commencé à jouer un rôle important dans le processus de formation de l'opinion et des attitudes. On peut en dire autant des productions des orchestres de rue et de cour. Ce n'est pas par hasard que les autorités hitlériennes avaient interdit ce genre de « production artistique », voyant en elle un des moyens d'agir sur les sentiments patriotiques et, à la fois, de cultiver la tradition nationale⁷.

Un autre exemple d'extension pendant l'occupation des fonctions culturelles à des lieux définis de contacts interhumains est fourni par les locaux gastronomiques. Autrefois aussi, évidemment, avaient lieu des productions d'artistes dans les cafés, toujours cependant c'était un complément, pour ne pas dire une marge, de la vie musicale qui se déroulait normalement dans les salles de concerts. Pendant l'occupation, en revanche, les cafés, surtout varsoviens, étaient tout simplement devenus des salles de concerts, avaient intercepté en quelque sorte la fonction de l'institution musicale. Dans certains cafés se réunissait un auditoire de plusieurs centaines de personnes. Selon l'information fournie le 31 VIII 1943 par le journal « Nowy Kurier Warszawski » (Nouveau courrier de Varsovie), dans une des plus grandes salles de concerts de Varsovie occupée — le café « Lardelli » au 30 de la rue Polna — avaient passé de décembre 1939 à la fin d'août 1943 plus d'un million d'auditeurs. Ajoutons qu'à partir de 1941, la fréquentation des concerts chez « Lardelli » était dans l'opinion publique quelque chose de répréhensible du fait de l'attitude antipolonaise du chef d'orchestre du lieu, Adam Dołycki.

Le local gastronomique, quoiqu'il fût aussi autrefois un mailon dans le processus de transmission des informations, assumait ce rôle pendant l'occupation d'une manière beaucoup plus large,

⁷ Cf. T. Szarota, *Warschau unter dem Hakenkreuz. Leben und Alltag im besetzten Warschau*, Paderborn 1985, p. 200.

il était devenu un lieu de rencontres à des titres divers, y compris les contacts clandestins, ce qui d'ailleurs allait à l'encontre des instructions émises par les autorités de la clandestinité. De l'attractivité du séjour dans tel restaurant, bar ou café décidaient différents facteurs, tels que la possibilité de connaître les plus récentes nouvelles des fronts, d'entendre une blague toute fraîche, de nouer des contacts ou d'effectuer une transaction commerciale, de connaître aussi de près une figure du milieu artistique (la plupart des artistes, refusant de jouer dans les petits théâtres auxquels les Allemands avaient accordé des concessions, travaillaient comme garçons ou préposés au vestiaire). A cela s'ajoutaient parfois des considérations plus prosaïques, ne serait-ce que, l'hiver, une possibilité de se trouver dans un endroit assez bien chauffé.

Il faut remarquer que les institutions culturelles elles-mêmes remplissaient en ce temps des fonctions plus larges qu'autrefois, devenant le terrain du flux des informations courantes, de l'échange d'opinions, de conversations ordinaires. A cette fin les gens se rencontraient avant et après l'office religieux. Un lieu de contact étaient les foyers et les locaux des organisations caritatives et des mutuelles fonctionnant avec l'autorisation des Allemands. La jeunesse varsovienne, suivant les cours des écoles supérieures clandestines et participant en même temps à la conspiration, se donnait le plus volontiers rendez-vous à la Bibliothèque Publique rue Koszykowa ou dans ses filiales de quartier. Là on faisait part des nouvelles les plus fraîches des « fronts », là on se remettait les nouveaux numéros des gazettes et bulletins clandestins, là aussi on recevait les instructions et les ordres des organisations clandestines.

Puisque nous avons déjà parlé des tâches assumées par le premier palier de la culture qui, normalement, relevaient de l'activité des institutions culturelles, on ne saurait ne pas citer l'exemple des orchestres de rue et de cour ainsi que des joueurs et chanteurs de rue. Il est significatif que nous avons affaire ici aussi bien à une création spontanée, caractéristique de la culture populaire, qu'à une utilisation consciente de ces formes par la clandestinité. Le résistant Czesław Michalski écrit comme suit sur ce sujet dans ses souvenirs : « L'une des formes de coopé-

ration du « Wawer » [l'organisation du petit sabotage — TS] avec la Commission de Propagande [fonctionnant auprès du Bureau d'Information et de Propagande du Commandement Suprême de l'Armée de l'Intérieur — TS] était aussi la diffusion des chansons — de ces « chansons interdites » aujourd'hui déjà légendaires, écrites spécialement pour les chanteurs de rue. La chanson ridiculisant les Allemands, chantée par des petits garçons et des adultes, mendiants professionnels, dans les rues et les cours, dans les tramways ou les trains de banlieue, était — comme on le sait — un des éléments les plus caractéristiques du folklore de Varsovie occupée. Cependant une partie infime seulement de ces chansons avait été créée spontanément et représentait l'authentique création des cours. Pour une grande majorité — et le plus souvent les chansons les plus populaires — étaient des falsifications, portaient un caractère d'imitation. Ecrites dans l'argot varsovien ou dans une langue stylisée sur l'argot, elles étaient composées sur commande de la Commission de Propagande »⁸.

On peut se demander si on ne s'efforçait pas également, comme on le faisait des ballades de rue, de propager d'une manière analogue les blagues et les anecdotes. A ce jour on n'a pas connaissance de l'existence d'un organisme spécialisé de la Résistance qui s'occuperait de leur invention, il faut donc admettre qu'elles naissaient spontanément et anonymement. C'est un fait cependant que les blagues, anecdotes et traits d'esprit circulant dans la ville, étaient enregistrés, puis publiés dans la presse clandestine et dans des publications spéciales. On faisait de même avec les augures et les prophéties : quatre recueils en ont été publiés dans la clandestinité sous forme de brochures. Par là même s'amplifiait la circulation des contenus culturels, leur transmission dans le cadre du premier palier de la culture était répétée à une plus grande échelle.

Nous touchons ici au problème de la formation par la Résistance de l'état d'esprit de la société et de l'opinion publique. Comme nous l'avons déjà remarqué, on s'efforçait d'utiliser

⁸ C. Michalski, *Wojna warszawsko-niemiecka. Pamiętnik wawerszyka* La guerre varsovienne-allemande. Mémoires d'un agent du « Wawer »], Warszawa 1971, pp. 254 - 255.

à cette fin également ce palier de la culture où le flux des contenus s'effectue par l'intermédiaire de la transmission orale. Ceci équivalait dans la pratique à la nécessité d'agir sciemment sur ce palier, de stimuler le processus de pénétration dans ce palier et de popularisation des contenus des deux autres paliers de la culture. Leur fonctionnement dans les années de guerre et d'occupation sera présenté dans les parties suivantes de cette étude ; ici je désire uniquement attirer l'attention sur l'utilisation par la Résistance des moyens spécifiques de transmission de masse, qui créaient l'atmosphère de la rue dans la ville occupée. J'ai notamment à l'idée les inscriptions, les slogans et les mots d'ordre apparaissant sur les murs. Lus par les passants, puis transmis de bouche à oreille, ils devenaient un objet de conversations et de commentaires, renforçaient la foi et l'espoir, restreignaient l'aire de la peur et de l'anxiété dans laquelle était plongée la société du pays occupé⁹.

De la relation d'Aleksander Kamiński (un éminent militant du scoutisme, rédacteur du « Biuletyn Informacyjny » clandestin) et de Czesław Michalski il résulte que la conception d'exploiter dans la propagande de la clandestinité les inscriptions dans les rues était née de l'observation d'un phénomène universellement connu : le barbouillage sur les clôtures de vilains mots et l'anonymat constant de leurs « créateurs ». L'inscription pouvait être vue, effacée — elle réapparaissait à nouveau, personne cependant n'avait réussi à remarquer le moment du griffonnage. Une partie considérable des actions des organisations spécialisées de sabotage, du type « Wawer » ou « Palmiry », était fondée sur le même principe. Cela ne veut évidemment pas dire que n'apparaissaient pas dans les rues de la ville des inscriptions dues à des actions individuelles, généralement cependant c'était une diffusion des slogans précédemment déjà introduits par la Résistance.

Les autorités d'occupation n'étaient évidemment pas passi-

⁹ Selon la théorie de Kurt Lewin, l'espace psychologique de la vie de l'homme se compose de deux zones : de peur et d'anxiété, de foi et d'espérance. J'ai utilisé cette conception dans la description de la situation dans Varsovie occupée, cf. T. Szarota, *Okupowanej Warszawy dzień powszedni. Studium historyczne* [Le jour quotidien dans Varsovie occupée. Etude historique], 2^e éd., Warszawa 1978, pp. 505 - 530.

ves devant les actions de propagande de la Résistance. Non seulement elles les combattaient, pour ne citer que les ordonnances interdisant toute inscription sur les murs, mais prenaient aussi des initiatives visant à entrer sur le terrain du premier palier de la culture. On doit y distinguer les actions officielles (dont on peut citer entre autres la formation de l'iconosphère urbaine par un décor approprié des rues, la disposition de panneaux et d'affiches de propagande, la pose des avis) et les actions adoptant les dehors des « rumeurs populaires » ou s'affublant des actions de la Résistance. On est fondé d'admettre que l'occupant propageait des bruits et rumeurs visant à agir sur les sentiments de la société en exaspérant les sentiments d'inquiétude, de peur, d'angoisse ou de désespoir. Dans le rapport de l'Inspectorat général du Corps national de Sûreté (une cellule clandestine fonctionnant au sein de la police polonaise officielle) du 15 XII 1943, nous lisons : « L'occupant s'efforce de briser l'attitude de la société polonaise non seulement en recourant à la terreur physique, mais aussi par la propagande chuchotée, faisant circuler dans Varsovie les plus diverses rumeurs. La plus ordinaire d'entre elles dit que si les Polonais savaient ce qui les attend, ils s'empoisonneraient d'avance. D'autres disent que tous les titulaires des cartes d'identité pourvues du nombre 20 seront mis à mort, et que les tranchées creusées à la périphérie et sur les places de la ville sont destinées à devenir des fosses communes pour les Polonais »¹⁰. L'économiste L. Landau notait le 1 XII 1943 dans sa très précieuse *Chronique des années de guerre et d'occupation* : « [...] le climat est façonné par les rumeurs comme quoi le 15 XII doit commencer l'anéantissement de toute la population au moyen des chambres à gaz en voie d'installation — successivement, rue après rue »¹¹. Ajoutons que ces nouvelles cauchemardesques ne semblaient absolument pas invraisemblables à la société, étant donné que l'on avait déjà observé l'extermination de près de 400 000 Juifs du ghetto de Varsovie, ensuite les

¹⁰ Archives Centrales du Comité Central du Parti Ouvrier Unifié Polonais, fonds de la Délégation du Gouvernement de la République Polonaise en Exil pour le Pays, côte 202/II-37, p. 145.

¹¹ L. Landau, *Kronika lat wojny i okupacji* [*Chronique des années de guerre et d'occupation*], vol. III, Warszawa 1963, p. 445.

exécutions massives des Polonais dans les rues, commencées au milieu d'octobre 1943. Dans la presse clandestine, les mentions sur les rumeurs répandues par l'occupant ont apparu pour la première fois en mars 1940. Dans l'article *Attention! Les provocations continuent!*, publié dans les « *Wiadomości Polskie* » (Nouvelles polonaises) le 10 III 1940, il était question de bruits sur une insurrection armée. Un avertissement analogue avait paru dans le journal clandestin en ce temps le plus populaire « *Polska żyje!* » (La Pologne vit!, n° 43/44 d'avril 1940). Selon l'interprétation de ce temps, les autorités allemandes voulaient provoquer des troubles qui auraient justifié les répressions et une vague de terreur. N'oublions pas qu'en ce même temps avait été réalisée la fameuse action « AB » (*Ausserordentliche Befriedungsaktion*). Est-ce qu'effectivement l'occupant avait en ce temps recouru à de tels moyens? Nous savons de toute manière qu'il recourait à la provocation, suscitant des troubles anti-sémites à Varsovie pendant les fêtes de Pâques 1940¹².

J'ai à plusieurs reprises trouvé dans les documents de la Résistance des informations sur l'écoute téléphonique organisée par les autorités d'occupation, et même sur la pose d'appareils d'écoute dans les cafés. Pour ce qui est du premier cas, l'existence de dispositifs appropriés semble certaine, quoique sans doute à une échelle moindre qu'on ne le supposait. La seconde information en revanche était peut-être spécialement propagée par les Allemands.

Il faut encore mentionner l'utilisation par la propagande de l'ennemi des inscriptions sur les murs. Significative est sous ce rapport l'histoire de l'action lancée par la Résistance sous le mot d'ordre « Oktober ». Son but était de susciter la panique chez les Allemands qui devaient acquérir la conviction que la guerre prendrait fin non, comme en 1918, en novembre, mais déjà en octobre 1943, alors que pour les Polonais le mot *Oktober* devait signifier la libération toute proche. Les autorités d'occupation ont entrepris une contre-action; sur les murs apparaissaient, à côté de l'inscription « Oktober », les dates: 26 X 1939 - 26 X

¹² Des troubles analogues avaient été organisés par les Allemands à Paris en juillet 1940 sur les Champs-Élysées.

1943, avec les mots : « *Vier Jahre des Generalgouvernements* ». La riposte de la clandestinité a été immédiate : devant le mot *Vier* on ajoutait le simple mot *nur*. Cet exemple indique clairement que l'occupant s'efforçait d'utiliser des moyens de transmission analogues à ceux de la clandestinité, quoique avec un succès beaucoup moindre. Beaucoup plus graves étaient les effets de ses actions quand elles s'affublaient des apparences de la Résistance. Et là il faut citer l'action « Berta » par laquelle on s'efforçait d'envenimer les conflits au sein de la Résistance, surtout par l'agitation antisoviétique et anticommuniste. Quand, au début de 1944, ont apparu sur les murs de Varsovie, et d'autres villes, les inscriptions « PPR — Valets à la solde de la Russie » (PPR est le sigle du Parti ouvrier polonais), personne ne supposait que ce slogan visant à compromettre les communistes polonais, avait été l'oeuvre d'une cellule spéciale de l'Office hitlérien de Propagande.

Dans les considérations jusque-là développées sur le fonctionnement dans le pays occupé du premier palier de la culture, nous concentrons notre attention sur Varsovie. Malheureusement, la documentation concernant les autres terrains, donc non seulement le territoire du Generalgouvernement, mais aussi des anciens Confins orientaux et des territoires rattachés au Reich, est beaucoup plus pauvre. Les sources et les études dont nous disposons semblent cependant confirmer l'apparition pendant la guerre et l'occupation sur tout le territoire de l'Etat polonais d'avant-guerre de phénomènes culturels analogues, grâce à quoi on peut généraliser toute une série de constatations relatives à Varsovie. C'est à mon sens surtout le cas de l'accroissement de la signification de la transmission orale des informations et des contenus culturels ainsi que de la sphère d'action du premier palier de la culture. On est en droit de supposer que sur le territoire des provinces incorporées au Reich, où l'occupant liquidait absolument toutes les institutions culturelles polonaises, où n'existaient pas les moyens de transmission de masse en langue polonaise et où, par la force des choses, la propagande de la Résistance était limitée, ce palier jouait un rôle encore plus important que dans le Generalgouvernement.

LE DEUXIÈME PALIER DE LA CULTURE

Conformément à la définition donnée, nous rangeons dans ce palier toutes les institutions spécialisées menant une activité culturelle. Dans les conditions de l'occupation, leur fonctionnement dépendait de deux facteurs fondamentaux : de la réalisation sur le terrain donné de la politique des autorités allemandes, ainsi que du caractère et de la sphère des contre-actions entreprises par la Résistance polonaise. Si nous comparons la situation dans le Generalgouvernement à celle des territoires incorporés au Reich, ce qui saute aux yeux c'est la manière totalement différente de traiter par les autorités d'occupation, la vie culturelle polonaise. Dans le cas du GG nous avons affaire à une formation délibérée d'un modèle de participation des Polonais à la culture dont le niveau devait répondre aux besoins de l'*Untermensch*, alors que sur le territoire annexé au Reich, la population polonaise était totalement privée de la possibilité de participer à la vie culturelle. Autrement dit, dans le Generalgouvernement l'occupant hitlérien avait sciemment autorisé l'activité culturelle d'institutions définies, admettant que les dispositions appropriées réglant la sphère et le caractère de leur activité feraient participer ces institutions à la réalisation des principes généraux de la politique d'occupation. La seule existence d'institutions culturelles accessibles aux Polonais créait une possibilité d'action par la propagande sur la société, ce qui ne veut pas dire que l'occupant ait toujours voulu ou su se servir de cet élément de la sociotechnique. Par ailleurs, le fonctionnement des institutions culturelles polonaises assumait un certain rôle dans la propagande extérieure : il devait montrer le « libéralisme » de l'occupant et en même temps compromettre « le primitivisme des Polonais ».

Nous sommes le plus pleinement informés sur les directives relatives à la vie culturelle des Polonais et à la manière de traiter les biens de la culture sur le territoire du Generalgouvernement par la circulaire du Département de l'Instruction Populaire et de la Propagande auprès du gouvernement du GG, émise le 3 VI 1940. Dans ce document on constatait : « Il est compréhensible de soi qu'aucun poste officiel n'encourage de

quelque manière que ce soit la vie culturelle polonaise. Par ailleurs, il n'y a aujourd'hui aucune raison d'étouffer entièrement toutes les manifestations de la vie culturelle propre des Polonais. Si elle porte le caractère d'un divertissement primitif, les starostes les autoriseront ». Viennent ensuite des instructions détaillées relatives aux différents domaines de la création, de la production et de la diffusion des biens culturels. Nous lisons donc que relativement à la musique « on autorise l'organisation de spectacles musicaux polonais s'ils servent uniquement aux fins de divertissement ; il faut interdire les concerts qui, par leur haut niveau, sont destinés à procurer aux auditeurs des impressions artistiques. Pour ce qui est de la musique polonaise, sont interdits les marches, les chants populaires et nationaux ainsi que les oeuvres classiques ». Dans les points concernant le théâtre et « l'art léger », on constate : « On autorise la représentation pour les Polonais des opérettes, variétés et comédies légères exécutées par les artistes polonais [...] Là où se produisent les artistes polonais, il n'y a aucune restriction quant à l'abaissement du niveau et l'érotisation du programme. On interdit l'organisation de toutes manifestations pénétrées de l'esprit de polonité. En ce qui concerne la littérature, nous lisons : « On prendra soin que soient publiés uniquement de légers romans de divertissement, de courts récits, etc. Ils seront publiés dans les journaux et magazines illustrés polonais ». Au point consacré à la peinture, il était écrit : « Pour éviter les tentatives d'organiser des expositions, sera admise la vente des tableaux dans la rue, dans les librairies, les cafés, etc. On interdit la présentation de tableaux ayant pour motifs la pensée nationale polonaise, allemande, et l'ancienne armée polonaise, les maisons détruites, etc. Les mêmes directives concernent les photos et toutes sortes de reproductions ». Séparément étaient données les informations sur « les atlas et cartes représentant la Pologne », les livres anglais et français, « y compris les dictionnaires », et tout ce qui appartient à la littérature polonaise et figure dans les listes mises à jour des positions de la littérature interdite : tous ces ouvrages devaient être retirés des librairies, des établissements d'édition et des bibliothèques. En outre, devaient être confisqués « les drapeaux polonais, emblèmes, portraits des personna-

lités de proue [pour le moment une exception était faite pour Piłsudski — TS], tableaux chauvins de l'histoire de Pologne s'ils visent la germanité, se trouvant en possession publique ou d'une quelconque organisation »¹³.

Il serait erroné d'affirmer que toutes les directives citées des autorités allemandes étaient conséquemment appliquées pendant toute la durée de l'occupation, néanmoins, dans les grandes lignes, la conception de la politique culturelle n'avait pas subi de changement. Certains écarts par rapport à la règle adoptée portaient avant tout le caractère de mesures tactiques, découlant de la ligne de propagande du moment. A titre d'exemple, en 1942 il avait été autorisé d'exécuter les oeuvres de Chopin dans les cafés, beaucoup plus tôt on avait renoncé à l'interdiction des concerts de musique sérieuse, en 1940 déjà on avait commencé à éditer des livres et des brochures d'auteurs polonais (après, évidemment, approbation de leur contenu par l'Office de la Propagande). Par contre, en 1942 avait paru une ordonnance spéciale enjoignant la suppression des portraits de Piłsudski.

L'attitude de la société polonaise devant les différentes formes de la vie culturelle organisées par l'occupant ou tolérées par lui, était vite devenue un des éléments du code de morale patriotico-civique. Un rôle essentiel dans la propagation des normes éthiques correspondantes avait été joué par la presse clandestine. Dans les colonnes de l'hebdomaire clandestin le plus populaire au seuil de l'occupation, « Polska żyje ! » (tiré à l'époque à 10 000 exemplaires), avait été publié le 25 I 1940 l'article *Pour ceux qui ne savent pas*. Nous y lisons : « Tel ou autre demande quelle conduite adopter vis-à-vis des manifestations de l'ennemi, des théâtres allemands ou expositions, des cinémas ou locaux, de la presse ou des livres. Il est évident que le boycottage le plus strict est recommandé, la fuite comme de la peste de tout ce qui est allemand, par-dessus tout de ce qui est propagande allemande, car cette propagande ne nous apporte que poison et notre perte ».

¹³ Texte allemand et traduction anglaise du document : *Nazi Kultur in Poland*, London 1944, pp. 184 et suiv. ; cité d'après *Walka o dobra kultury. Warszawa 1939 - 1945* [Lutte pour les biens de la culture. Varsovie 1939 - 1945], sous la dir. de S. Lorentz, vol. II, Warszawa 1970, pp. 420 - 421.

Il faut remarquer que ces indications avaient de fait anticipé sur l'apparition de formes définies d'action de la propagande de l'ennemi, en janvier 1940 en effet il n'y avait pas de théâtres, on n'organisait pas d'expositions, manquaient les éditions de livres.

Au début de mai 1940, l'hebdomadaire cité « Polska żyje ! » et l'organe central du ZWZ (Union pour le Combat armé) « Biuletyn Informacyjny » publiaient le texte du recueil des principes de conduite envers l'envahisseur, rédigé sous forme de décalogue. Une place importante y était accordée à la vie culturelle ; on lisait notamment : « Il faut boycotter les éditions, les livres et les cartes allemands. Il est interdit d'acheter les journaux ennemis [...] Il ne faut pas s'arrêter devant les vitrines allemandes de propagande, regarder les défilés, les parades et les concerts militaires. [...] Les cinémas allemands et toutes autres manifestations de l'ennemi tombent sous le plus strict boycottage de la société polonaise. Les danses, surtout dans les locaux publics, sont une preuve du manque de vergogne et une provocation pour les sentiments nationaux »¹⁴. Des appels, impératifs et interdictions analogues ainsi que des recommandations concrètes vont paraître dans la presse clandestine pendant toute la période de l'occupation.

A partir de l'été 1940 étaient connus les principes généraux de la politique hitlérienne vis-à-vis de la culture polonaise. Du même temps probablement proviennent les informations sur la destination de l'argent obtenu de la vente des billets d'entrée aux manifestations organisées par l'ennemi. Dans l'appel au boycottage du cirque de Busch, la rédaction du « Biuletyn Informacyjny » indiquait le 26 VII 1940 que 40 % des entrées étaient destinées aux fonds « de la guerre ». Il faut ajouter que le même argument de financement de l'armée allemande était largement utilisé plus tard dans l'action du boycottage des cinémas.

Les institutions culturelles existant pendant la Seconde Guerre mondiale sur les territoires occupés par l'Allemagne peuvent, me semble-t-il, être réparties de la façon suivante :

¹⁴ « Polska żyje ! », n° 47/48 du 1 V 1940, et « Biuletyn Informacyjny » du 10 V 1940.

— les institutions fonctionnant au clair, destinées aux Polonais, continuant l'activité d'avant la guerre ou nouvellement fondées, tolérées par l'occupant et non comprises dans le mot d'ordre du boycottage propagé par la Résistance ;

— les institutions fonctionnant au clair, destinées aux Polonais, comprises dans le mot d'ordre du boycottage du fait de leur rôle dans la propagande, de leur participation au programme de trivialisation et de vulgarisation au sens péjoratif du mot de la vie culturelle ;

— les institutions clandestines polonaises, créées dans le cadre de l'Etat clandestin ;

— les institutions légales dans les ghettos ;

— les institutions clandestines dans les ghettos ;

— les institutions culturelles destinées exclusivement aux Allemands ;

— les institutions culturelles des autres groupes nationaux (principalement russes et ukrainiens) fonctionnant légalement sur le territoire du GG.

Notre intérêt porte avant tout sur les trois premières catégories énoncées. Commençons par les institutions culturelles polonaises à l'activité desquelles avaient consenti les autorités d'occupation, mais qui, en même temps, avaient trouvé l'approbation de l'opinion publique et le placet moral de la Résistance. L'approbation émanée du facteur polonais venait de la conviction que ces institutions ne répondaient pas aux conditions imposées par l'ennemi, qu'elles agiraient, par contre, en opposition aux dispositions et, par là, faciliteraient la continuation de la vie culturelle polonaise et la transmission des contenus patriotiques.

Le meilleur exemple peut en être fourni par les écoles du degré élémentaire et les écoles professionnelles. Sur le territoire du GG l'occupant avait autorisé leur existence, posant un principe que l'ingérence dans les programmes (élimination de l'enseignement de la littérature, de l'histoire et de la géographie nationales) et dans les aides pédagogiques (manuels) permettrait d'atteindre le but qui était de préparer des travailleurs aux basses qualifications, dépourvus d'aspirations nationales. On n'avait probablement pas prévu que les écoles fonctionnant offi-

ciellement deviendraient d'emblée un élément essentiel de tout le système de l'enseignement clandestin, cela par l'utilisation des bâtiments scolaires pour la mise en place des cours du degré secondaire, par l'élargissement du programme des classes supérieures du primaire et des écoles professionnelles en y ajoutant des leçons des matières interdites, et par l'adhésion à l'enseignement clandestin de presque tous les enseignants employés officiellement dans l'enseignement au clair. A Varsovie, la plupart des écoles professionnelles dissimulaient en réalité un réseau de gymnases (écoles du second degré). Par ailleurs, de nombreuses écoles spécialisées (p. ex., l'École professionnelle privée pour le personnel sanitaire auxiliaire du Dr Jan Zaorski ou l'École municipale de commerce du Prof. Edward Lipiński) assumaient les fonctions de facultés correspondantes des écoles supérieures.

Au groupe des institutions légales remplissant des tâches socio-culturelles importantes appartenaient les bibliothèques (celles d'entre elles évidemment dont le fonctionnement avait été autorisé par l'occupant), les points de prêt des livres, les librairies ainsi que les foyers organisés entre autres par les institutions caritatives.

L'immense développement de la lecture était un phénomène caractéristique non seulement de la Pologne mais, comme il semble, de toute l'Europe occupée. Pour de nombreuses gens, la lecture du livre remplaçait en ce temps toutes les autres formes de divertissement ou de loisirs. Il est significatif que même le choix des lectures était assez semblable, pour ne mentionner que l'intérêt universel pour les livres traitant du déroulement de la Première Guerre mondiale, ou la popularité du roman de Margaret Mitchell (mis à l'écran en 1939) *Autant en emporte le vent*. Un rôle essentiel revenait ici à la soif du savoir et aux aspirations à l'auto-apprentissage. Les étudiants de la faculté varsovienne clandestine des lettres venaient presque chaque jour à la Bibliothèque Publique, rivalisant entre eux pour le nombre de pages lues chaque mois¹⁵.

¹⁵ « Giovanni » (Jan Bierut ?) avait noté ses propres résultats dans ses mémoires: *W galazce dymu, w ognia blasku... Wspomnienia* [Dans le panache de fumée, dans la lueur du feu... Souvenirs], éd. par J. Szczępka, Warszawa 1977, pp. 34, 40, 49, 57, 58.

En émettant les ordonnances interdisant la diffusion sur le territoire du GG de livres concrets (quatre fois avait paru la *Liste des deutschfeindlichen, schädlichen und unerwünschten polnischen Schrifttums*), l'occupant jugeait probablement qu'il rendrait ainsi impossible leur arrivée jusqu'aux mains des Polonais. Il en a été évidemment autrement. Les oeuvres d'auteurs polonais et étrangers qui s'étaient trouvées à l'index hitlérien, devenaient un fruit défendu, ce qui ne faisait qu'accroître leur attractivité, et en dépit des interdictions ils se trouvaient dans le circuit de la librairie et des bouquinistes, couverts d'autres reliures ils parvenaient aux mains des lecteurs fréquentant les bibliothèques et les salles de lecture. Plus encore, les librairies et les points de vente de livres d'occasion s'occupaient du colportage des imprimés clandestins produits par les éditions clandestines. De même les foyers, principalement destinés aux enfants et aux adolescents, agences du Conseil général de Tutelle ou, par exemple à Varsovie, de l'Office municipal, servaient aux activités culturelles dans le sens de la propagation de la polonité et de la popularisation de la tradition nationale. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre en main le volume de souvenirs *W obronie dzieci i młodzieży w Warszawie 1939 - 1944* (*Pour la défense des enfants et des adolescents à Varsovie 1939 - 1944*), paru en 1975. Un rôle essentiel dans la vie culturelle du pays occupé incombait aux institutions ecclésiales. Les autorités allemandes s'efforçaient, il est vrai, de limiter leur action (interdiction de nombreuses solennités, de l'exécution de chants définis, etc.), cependant le seul fait de la persistance de l'activité pastorale créait une occasion de transmettre à la société des contenus patriotiques. Les églises et les monastères avaient d'ailleurs pris en charge également certaines fonctions supplémentaires, devant un lieu d'asile spécifique pour les personnes menacées (entre autres les Juifs), un lieu de manifestations patriotiques (pour ne mentionner que les fameux tombeaux de Pâques dans l'église Sainte-Anne à Varsovie) ainsi qu'un terrain de production artistique (la représentation de la *Pastorale* de Leon Schiller par la troupe de l'Etablissement des Soeurs Samaritaines à Henryków près de Varsovie était devenue un événement culturel).

En plus des institutions culturelles légales citées, dont l'acti-

tivité était approuvée par l'opinion publique, il y en avait à l'encontre desquelles les autorités de la clandestinité avaient adopté une attitude rigoureusement réprobatrice. C'étaient avant tout les petits théâtres de variétés, fondés à partir du printemps 1940 sous l'égide de l'Office hitlérien de Propagande, participant au programme de ravalement de la vie culturelle. Selon les évaluations de Stanisław Marczak-Oborski, dans la seule ville de Varsovie avaient fonctionné jusqu'à l'été 1944, dans 17 locaux (sous des enseignes souvent changées), 24 manifestations fournissant aux spectateurs, dans la plupart des cas, un divertissement primitif et grossier¹⁶. L'appréciation de l'attitude des artistes participant aux activités du théâtre légal ainsi que du public théâtral de l'époque reste jusqu'à aujourd'hui un objet de débats et de controverses. Les auteurs des chroniques du temps de l'occupation et des articles publiés dans la presse clandestine constatent unanimement que le public théâtral du temps de l'occupation différait diamétralement de celui d'avant-guerre. Le mot d'ordre du boycottage et le caractère des spectacles (on jouait presque exclusivement des farces et des variétés) avaient presque entièrement éliminé de ce public les représentants de l'intelligentsia. Par contre, le répertoire qui avait un impact sur le niveau des spectacles, avait sans nul doute conduit à l'activation culturelle de l'élément petit-bourgeois, et peut-être aussi de la partie moins consciente de la jeunesse. N'oublions pas que les autorités d'occupation encourageaient absolument délibérément à érotiser les programmes et n'empêchaient pas de produire des oeuvres de mauvais goût aux teintes pornographiques. A partir des données relatives à la fréquence des premières, S. Marczak-Oborski tire à juste titre la conclusion que le public des différents petits théâtres était plutôt stable et qu'aux nouveaux spectacles venaient principalement les mêmes spectateurs. Par ailleurs, cependant, les données sur le nombre de spectateurs qui avaient vu, par exemple les pièces représentées sur la scène du théâtre « Komedia » à Varsovie, témoignent de l'effet

¹⁶ S. Marczak-Oborski, *Teatr czasu wojny. Polskie życie teatralne w latach II wojny światowej* [Le théâtre du temps de la guerre. La vie théâtrale polonaise pendant la Seconde Guerre mondiale], Warszawa 1967, p. 66.

minime du mot d'ordre du boycottage, lancé par la clandestinité. D'ailleurs sa constante réitération ne témoigne pas non plus du grand succès de l'action du boycottage. Pour illustrer ce fait on peut indiquer (je me réfère à l'article *Le jubilé de « Komedia »* publié le 22 - 23 V 1943 dans « Nowy Kurier Warszawski ») que, dans ce théâtre, du 22 V 1940 à la moitié de mai 1943, avaient été représentées 31 pièces vues par 345 409 spectateurs. On peut mentionner qu'en 1943, dans certains théâtres étaient organisées, sans doute pour attirer une catégorie définie de nouveaux spectateurs, des compétitions de boxe.

Malheureusement, la littérature historique relative à l'histoire de l'occupation nous apprend peu sur la vie théâtrale dans les autres villes du GG¹⁷. Bien que, sous ce rapport, Varsovie ait été le centre le plus important, des manifestations de divertissement étaient sporadiquement organisées également à Cracovie, Lublin et Lwow. Sur tout le territoire du GG, leur déclin rapide date de l'automne 1943, donc du moment de l'escalade de la terreur hitlérienne¹⁸.

Même relativement aux institutions légales embrassées par le mot d'ordre du boycottage il y avait une gradation dans la condamnation et la désapprobation sociale. Chose significative, on considérait comme la plus répréhensible la participation à la vie culturelle légale au niveau artistique relativement le plus élevé : celle-ci mettait en effet aux mains de l'ennemi l'argument du « mécénat culturel ». Ici on peut mentionner ne seraient-ce que le Théâtre de la ville de Varsovie, le Théâtre Powszechny à Cracovie ou la Philharmonie du Generalgouvernement. Le travail dans ces institutions comme la participation aux spectacles qui y étaient organisés ou aux concerts étaient presque universellement considérés comme un acte indigne du

¹⁷ D'une certaine aide servent ici : T. Wroński, *Kronika okupowanego Krakowa* [*Chronique de Cracovie sous l'occupation*], Kraków 1974, et J. Kasperek, *Kronika wydarzeń w Lublinie w okresie okupacji hitlerowskiej* [*Chronique des événements à Lublin pendant l'occupation hitlérienne*], Lublin 1983.

¹⁸ Je pense ici au net « reflux » des spectateurs. Justement vers la fin de l'occupation les autorités d'occupation tendaient à activer la vie théâtrale, voulant ainsi donner une preuve de « la libéralisation de l'orientation politique » ; le 15 III 1944 avait eu lieu à Cracovie l'inauguration du Théâtre Powszechny.

Polonais-patriote. Assez analogiquement était traitée dans le sentiment social la fréquentation du casino de jeu ouvert à Varsovie en automne 1940, dont l'accès était d'ailleurs interdit aux Allemands. Comme je l'ai déjà dit, le mot d'ordre du boycottage propagé par la presse clandestine embrassait aussi le cirque allemand de Busch. On appelait en outre les Polonais qu'ils ne participent pas à la loterie et qu'ils renoncent aux paris sur les courses de chevaux. Plutôt ambivalente était par contre l'attitude des autorités de la clandestinité devant les manifestations de divertissement organisées par les Allemands, du genre de kermesses, fêtes foraines ou productions des funambules.

Parmi les institutions culturelles légales vis-à-vis desquelles la Résistance polonaise a adopté une position nettement hostile, je désire signaler toutes sortes d'institutions d'édition. Ranger les livres et les brochures dans la sphère de la vie culturelle menée au deuxième et non au troisième palier n'est que partiellement justifié. Il ne fait pas de doute que les brochures de propagande à grand tirage doivent plutôt être reconnues comme un moyen de transmission de masse. Dans le GG l'occupant avait commencé la publication des textes en polonais au printemps de 1940 par la série des imprimés des Éditions Modernes (Wydawnictwo Nowoczesne) — ils avaient tous un caractère net de propagande et visaient soit les gouvernements polonais d'avant-guerre, soit les Alliés occidentaux. A partir de 1941, tout le monopole presque de l'édition des livres et des brochures était passé aux mains des Editions Polonaises (Wydawnictwo Polskie) : jusqu'en 1943, prédominaient ici les récits de mauvais goût, les contes pour enfants, les calendriers, les conseils et guides, rares étaient en revanche les positions à contenu politique. Dans les années 1943 - 1944, l'édition légale a connu une activation, l'occupant ayant de nouveau entrepris une action de propagande, cette fois à nette orientation antisémite et antisoviétique. Un nouvel éditeur, les Editions Glob (Wydawnictwo Glob), a vu le jour. Il est difficile de fixer le nombre de livres et de brochures publiés légalement en polonais pendant toute l'occupation sur le territoire du GG. Selon les informations du dignitaire hitlérien Joseph Bühler, communiquées en octobre 1943, jusqu'à cette date étaient sortis dans le GG 438 livres et brochures à un

tirage global de 4,8 millions d'exemplaires¹⁹. En comparaison avec la production annuelle d'avant-guerre (en 1938, 6022 titres), les « acquis » des institutions d'édition légales du temps de l'occupation sont on ne peut plus misérables. Les tirages des minces brochures de propagande des Editions Glob, imprimées sur papier journal, devaient cependant être considérables. Le chef du Département de Propagande dans le gouvernement du GG, Wilhelm Ohlenbusch, avait constaté en février 1944 que, dans le cadre de la propagande antisoviétique, on avait diffusé jusqu'à 12 millions d'exemplaires de brochures. Il ne semble pas cependant qu'elles aient rencontré en ce temps un écho favorable. Beaucoup plus dangereuses, à mon sens, avaient été les publications légales de 1940, qui répondaient à l'ambiance régnant dans la société.

Je passe actuellement à la présentation des autres catégories d'institutions culturelles, celles notamment par lesquelles s'exprimaient les initiatives prises dans la clandestinité. Les institutions culturelles clandestines étaient un fragment important du front national de la lutte contre l'occupant, elles constituaient à la fois un facteur important du système de défense mis en place par la société pour s'opposer aux visées de la politique hitlérienne. Ces institutions assumaient des tâches multiples : grâce à leur fonctionnement et au travail des intellectuels qui y oeuvraient, les années de guerre et d'occupation n'ont pas produit de lacune dans l'histoire de la culture polonaise, en dépit de la volonté de l'occupant il avait été possible de garder la continuité de la tradition nationale et de multiplier le trésor de la culture nationale. Par ailleurs, grâce à ces institutions n'avait pas cessé le flux des contenus qui, depuis des générations, avaient formé la face culturelle de la nation, son système de valeurs, le monde des idées et des aspirations de la société.

Dans le cadre de cette étude on ne saurait énumérer toutes les manifestations de ce courant souterrain de la vie culturelle. J'ai déjà mentionné certaines d'entre elles dans la partie concernant le premier palier de la culture. Ici je désirerais attirer

¹⁹ Cf. T. Szarota, *Jawne wydawnictwa i prasa w okupowanej Warszawie* [Les éditions et la presse légales à Varsovie sous l'occupation], in : *Warszawa lat wojny i okupacji*, vol. II, Warszawa 1972, p. 151.

l'attention avant tout sur les institutions spéciales mises en place par les organismes appropriés de l'Etat clandestin, institutions qui, par principe, étaient une continuation des postes liquidés par l'envahisseur ou devaient constituer un contrepoids aux différentes formes de la vie culturelle légale. Deux institutions culturelles clandestines possédaient, à mon sens, la plus grande importance : l'enseignement de tous degrés et les éditions de la Résistance.

Il semble que, pour apprécier la signification de l'enseignement clandestin, il ne suffit pas de le considérer uniquement du point de vue des jeunes qui en bénéficiaient. Pour les enseignants, extrêmement importante était la possibilité de participer au processus d'enseignement, de formation et d'éducation de la jeune génération, de mettre à profit le savoir acquis et l'expérience et, avec cela, de participer à la lutte contre l'envahisseur. Considérons le fait que pour de nombreuses personnes employées avant la guerre dans l'enseignement supérieur, les cours clandestins avaient offert une chance de travailler conformément aux qualifications, dans la profession acquise. Il faut enfin prendre en considération le fait que les écoles supérieures clandestines, indépendamment de l'activité didactique, menaient également des activités scientifiques, dans une mesure évidemment limitée. Selon les approximations de Władysław Bartoszewski, les savants polonais avaient écrit pendant l'occupation 470 manuels et monographies²⁰. Ainsi, quand nous parlons de l'actif de cette institution culturelle clandestine, il faut dire que, grâce à elle, s'accomplissait aussi la reproduction des cadres scientifiques, ce dont témoignent les soutenances de thèses de doctorat et d'habilitation faites en ces années.

Dans l'enseignement, les acquis de l'éducation clandestine sont effectivement immenses, les plus grands succès dans cette sphère ayant été enregistrés par l'enseignement secondaire clandestin. Selon les évaluations de Józef Krasuski, sur le territoire du GG, l'enseignement au niveau de l'école primaire avait embrassé, dans l'année scolaire 1943/1944, env. 100 000 élèves. La

²⁰ W. Bartoszewski, *Le modèle de la culture polonaise dans les conditions de la clandestinité*, in : *Inter arma non silent Musae. The War and the Culture 1939 - 1945*, éd. C. Madajczyk, Warszawa 1977, p. 288.

même année scolaire, l'enseignement secondaire sur le même territoire avait été dispensé à 65 400 élèves, soit à 70 % du nombre total des élèves relativement à l'état de l'année scolaire 1937/1938. A Varsovie, de l'enseignement clandestin du second degré avaient bénéficié dans l'année scolaire 1943/1944 jusqu'à 24 360 élèves. De la portée de l'enseignement secondaire clandestin et, à la fois, du processus de démocratisation de l'éducation, témoigne le mieux la constatation suivante de J. Krasuski : « si dans l'année scolaire 1943/1944 sur le territoire des quatre régions du GG l'enseignement secondaire clandestin se faisait dans env. 730 localités, avant la guerre, sur le même territoire, des les écoles secondaires avaient existé au maximum dans 100 localités ». Selon les approximations du même auteur, de l'enseignement supérieur clandestin avaient bénéficié pendant l'occupation env. 12 000 étudiants²¹.

Une autre institution culturelle fonctionnant dans le cadre de l'Etat clandestin étaient les éditions. La *Bibliografia zwartych druków konspiracyjnych wydanych pod okupacją hitlerowską w latach 1939 - 1945* (*Bibliographie des ouvrages séparés édités clandestinement sous l'occupation hitlérienne dans les années 1939 - 1945*), publiée en 1970, fruit du travail de bénédictin de Władysław Chojnacki, informe sur 1075 livres et brochures (certaines d'entre elles comportaient plusieurs parties ou cahiers). Confronté à la production éditoriale légale, c'est à n'en pas douter un acquis immense. Pour l'apprécier, il faut prendre en considération plusieurs faits. Il faut surtout se souvenir des conditions dans lesquelles étaient imprimées les publications clandestines. Le livre de Michał Wojewódzki (membre de la Résistance, journaliste), intitulé *W tajnych drukarniach Warszawy 1939 - 1944* (*Dans les imprimeries clandestines de Varsovie 1939 - 1944*, Warszawa 1976), qui est un hommage rendu aux travailleurs des industries polygraphiques clandestines, apporte sous ce rapport de nombreuses informations. Par ailleurs, on doit souligner la diversité thématique des imprimés clandestins. Il ne fait pas de

²¹ J. Krasuski, *Tajne szkolnictwo polskie w okresie okupacji hitlerowskiej* *L'enseignement polonais clandestin pendant l'occupation hitlérienne*, 2^e éd., Warszawa 1977, pp. 179, 193, 201, 315.

doute que les éditions clandestines portaient sur un éventail incomparablement plus vaste de questions et de domaines de la vie que les éditions légales. Dans la clandestinité paraissaient des oeuvres littéraires, des traités philosophiques, des ouvrages scientifiques, des livres et brochures à contenu idéologique et relatifs à la vision du monde, les programmes des partis et des groupements politiques, des textes actualisés de propagande contenant des listes d'interdictions et d'impératifs, constituant le code clandestin de morale civique, des dizaines de brochures militaires d'instruction ainsi que des publications réunissant les blagues, anecdotes, prophéties et augures transmis de bouche à oreille. Grâce aux éditions clandestines avait pu se faire entendre pendant la guerre et l'occupation la nouvelle génération littéraire à laquelle elles avaient permis de débiter. Rappelons ne serait-ce que les premières plaquettes des oeuvres de Krzysztof Kamil Baczyński, un poète de grand talent à qui on prédisait la célébrité de Słowacki et qui est mort en soldat pendant l'insurrection de Varsovie (1944). Il faut enfin mentionner la mise en circulation dans la culture par les éditions clandestines des oeuvres écrites hors du pays, aussi bien des oeuvres de Polonais en émigration que d'auteurs étrangers. Citons à titre d'exemple les sept éditions de *Dywizjon 303 (L'escadrille 303)* d'Arkady Fiedler sur les aviateurs polonais ayant combattu pendant la Bataille d'Angleterre (dont deux éditions sous forme de reproductions photographiques de l'édition anglaise), quatre éditions du livre *Dlaczego Francja przegrała wojnę (Pourquoi la France a perdu la guerre)* d'André Maurois et trois éditions de la *Tragédie en France* du même auteur, la traduction polonaise du *Manifeste au service du personnalisme* d'Emanuel Mounier, ou encore de *A travers le désastre* de Jacques Maritain, dans la traduction de Czesław Miłosz. En moyenne, les tirages des publications clandestines étaient inférieurs à ceux des imprimés légaux, quoique certaines positions aient été éditées même à plus de dix mille exemplaires. On peut supposer que chaque livre et brochure édité dans la clandestinité passait de main en main et était lu par une quinzaine de personnes.

Une autre institution culturelle fonctionnant dans la clandestinité était le théâtre. S. Marczak-Oborski a introduit dans son

livre la classification suivante des manifestations de la vie théâtrale clandestine sous l'occupation allemande : 1° groupes d'études, 2° troupes professionnelles, non professionnelles et d'amateurs, « donnant des spectacles très proches de la formule courante du théâtre », 3° théâtres scolaires, 4° théâtres de marionnettes, 5° théâtres populaires et 6° auditions de poésie et « spectacles lus »²². W. Bartoszewski, dressant le bilan des réalisations du théâtre clandestin, écrit : « Le grand répertoire se réfugia dans les logements privés qui servirent de scène nationale, qui accueillirent le théâtre à traditions humanistes présenté par des troupes clandestines. Il y avait à Varsovie 4 troupes de théâtre d'essai, 20 théâtres dramatiques-poétiques (dont deux professionnels) ; on comptait dans le pays 10 théâtres professionnelles. L'un des théâtres clandestins de Cracovie présenta 17 premières en 1940-1944, et un autre théâtre de la même ville en présenta 7 (en 1941-1943). D'autres ensembles dramatiques montèrent sporadiquement 16 premières, et 5 ensembles présentaient à Varsovie des « auditions » de poésie avec accompagnement de musique. Le plus actif de ces ensembles donna 150 concerts devant 7000 auditeurs. Varsovie possédait 21 théâtres de marionnettes, et 7 autres travaillaient, dans des conditions précaires de sécurité, parmi les rares groupements d'intelligentsia polonaise sur les territoires incorporés au Reich (Poznań, Bydgoszcz).

Les théâtres avaient un répertoire ambitieux, aux oeuvres difficiles, ils cherchaient des solutions nouvelles ; nombre de mises en scène de l'époque avaient un caractère créateur, elles étaient une contribution au développement de la culture polonaise artistique. Citons à titre d'exemple le Théâtre Rhapsodique de Cracovie et certaines réalisations du metteur en scène Leon Schiller »²³.

Les principaux centres de la vie théâtrale clandestine étaient Varsovie et Cracovie et, chose digne d'être relevée, ils entretenaient entre eux des contacts serrés (à Cracovie avait, p. ex., donné des spectacles l'ensemble de Jan Świdorski). En somme, comme l'indique Tadeusz Wroński, dans la ville sise au pied du

²² S. Marczak-Oberski, *op. cit.*, p. 143.

²³ W. Bartoszewski, *op. cit.*, pp. 296-297.

Wawel fonctionnaient 8 compagnies théâtrales qui, pendant l'occupation, avaient donné 89 spectacles²⁴.

Bien que je n'aie pas l'intention de développer ces considérations en parlant des différents aspects de la vie culturelle de la population juive enfermée dans les ghettos, menée dans des conditions absolument spécifiques et appelant une étude distincte, je voudrais signaler le problème du fonctionnement dans les secteurs séparés des trois paliers étudiés de la culture, ainsi que l'existence d'un courant légal de la vie culturelle et d'un courant clandestin. Si nous considérons la situation régnant à Varsovie et comparons l'attitude des autorités hitlériennes d'occupation devant les institutions culturelles fonctionnant de part et d'autre du mur, nous remarquerons sans difficulté des différences assez essentielles. Pour ce qui est de l'enseignement, le ghetto de Varsovie était certainement lésé — après deux ans seulement l'occupant a autorisé à réactiver l'enseignement du premier degré. Par contre, l'attitude de l'occupant devant les nombreuses autres institutions culturelles agissant dans le ghetto avec son consentement, était plus libérale (surtout à partir de l'automne 1941) que par rapport aux institutions culturelles légales fonctionnant dans « le quartier aryen ». Il suffit de se référer à l'exemple des théâtres dans le ghetto de Varsovie. En automne 1941, il y en avait 5, dont 3 groupes jouaient dans la langue yiddish et 2 en polonais. Comme l'écrit Ruta Sakowska, « en avril 1942 seulement, trois mois avant la première action de liquidation, les instances de surveillance allemandes commencèrent à contrôler le répertoire dans le ghetto. En pratique, les autorités d'occupation traitaient avec une indifférence absolue aussi bien les réalisations de plus bas niveau que les hautes ambitions créatrices dans les théâtres du quartier clos ». A un autre endroit, la même auteur ajoute : « Les synagogues nouvellement ouvertes, les écoles, les théâtres, devaient maintenir l'illusion de stabilité dans le ghetto de Varsovie »²⁵.

De même que dans « le quartier aryen », il y avait dans le

²⁴ T. Wroński, *op. cit.*, p. 174.

²⁵ R. Sakowska, *Ludzie z dzielnicy zamkniętej. Żydzi w Warszawie w okresie okupacji hitlerowskiej (październik 1939 - marzec 1943)* [Les gens du quartier clos. Les Juifs à Varsovie pendant l'occupation hitlérienne (octobre 1939 - mars 1943)], Warszawa 1975, pp. 216 - 217.

ghetto une vie culturelle clandestine. Sa manifestation la plus essentielle c'était l'enseignement de tous les degrés, les solutions adoptées étant ici et là assez semblables. A titre d'exemple : après autorisation par l'administration allemande d'ouvrir un « Cours de préparation sanitaire pour la lutte contre les épidémies » (dirigé par le docteur Juliusz Zweibaum), cette école est devenue une faculté clandestine de médecine. Mentionnons aussi l'application dans le ghetto du système d'enseignement clandestin dans ce qu'on appelait les groupes.

On ne saurait omettre dans l'étude des institutions culturelles clandestines l'activité des cellules spécialisées de la Délégation du Gouvernement de la République Polonaise en exil pour le Pays, s'occupant, d'une part, de l'enregistrement des pertes et dommages causés par la politique de pillage et de dévastation de l'occupant, de l'autre, préparant les projets de réactivation dans l'après-guerre de la vie culturelle et de reconstruction du pays. Grâce au travail des dizaines d'intellectuels polonais avaient été préparés dans la Pologne occupée des matériaux qui, expédiés à Londres où ils ont été publiés, étaient devenus une accusation bouleversante de la barbarie de l'envahisseur hitlérien. Citons ici des livres tels que : *The German Occupation of Poland* (1941), trois éditions de *The German New Order in Poland* (1942, 1943), *German Destruction of Cultural Life in Poland* (1942), *Cultural Losses of Poland* (1942), *The Nazie Kultur in Poland* (1945) et l'édition en deux volumes *Straty kultury polskiej 1939 - 1944* (*Les pertes de la culture polonaise 1939 - 1944*, 1945), préparée par des auteurs se trouvant en émigration, mais à partir des informations parvenues de Pologne. En même temps, dans les conditions d'occupation naissaient des conceptions hardies des réformes économiques et sociales devant être implantées dans l'après-guerre, des plans de reconstruction du pays, de nouvelles formules architecturales, du futur peuplement et aménagement des territoires « des bords de l'Odra et de la Baltique ».

Puisque nous parlons du deuxième palier de la culture sur les territoires occupés, nous ne pouvons omettre les institutions culturelles destinées exclusivement à la population allemande. Nous avons relativement le plus d'informations sur la vie culturelle organisée pour les Allemands à Varsovie. Dans les édifi-

ces séquestrés étaient ouverts des écoles allemandes, des bibliothèques, des librairies, des théâtres, des salles d'expositions et de concerts, des lieux de rassemblements publics et de manifestations de propagande. A partir de 1940 étaient organisés tous les ans des « Deutsche Kulturtage in Warschau ».

Il convient encore d'ajouter que, pour animer la vie culturelle du milieu allemand, on faisait assez souvent venir à Varsovie des troupes et des réalisateurs du Reich, entre autres les orchestres du Gewandhaus de Dresde et de la Dresdner Philharmonie. Assez souvent, les institutions culturelles n'étaient mises en place à Varsovie qu'après leur apparition dans la capitale officielle du GG. Ainsi, par exemple, l'ouverture à Cracovie, le 1 IX 1940, du Staatstheater des GG avait précédé l'inauguration, le 6 X 1940, du Theater der Stadt Warschau.

Si sur le territoire du Generalgouvernement les institutions culturelles allemandes fonctionnaient parallèlement aux institutions légales destinées aux Polonais (et, évidemment, parallèlement aux diverses institutions clandestines), la situation sur les territoires annexés au Reich était différente. En Grande-Pologne, en Silésie et en Poméranie il n'y avait, à vrai dire, que le deuxième palier de la culture allemande. Rappelons qu'à Poznań l'occupant avait même créé « son » université allemande. Il était interdit aux Polonais de bénéficier des institutions culturelles, et cela sous peine de châtiments sévères. Combien significatif est ne serait-ce que l'article *Ein Theaterbesuch mit Folgen. Dreiste Polinnen im Reichsgautheater*, publié le 14 I 1942 dans « Ostdeutscher Beobachter ». Nous y apprenons que deux Polonaises, qui avaient osé aller au théâtre de Poznań, avaient été condamnées à quatre mois de séjour dans un camp pénitencier²⁶.

Dans le Generalgouvernement, l'occupant allemand autorisait parfois le fonctionnement d'institutions culturelles destinées au groupe peu important de l'émigration de Biélorusses (à Varsovie avait fonctionné pendant un certain temps le théâtre russe « Studio »), et sur le territoire du Distrikt Galizien, créé en 1941, des institutions pour la population ukrainienne.

²⁶ Cf. K. M. Pospieszalski, *Hitlerowskie « prawo » okupacyjne w Polsce. Wybór dokumentów* [Le « droit » d'occupation hitlérien en Pologne. Choix de documents], 1^{re} partie: *Ziemie « wcielone »* [Les territoires « annexés »], Poznań 1952, p. 357.

LE TROISIÈME PALIER DE LA CULTURE

Comme il résulte de la définition adoptée, nous rangeons dans ce palier les moyens de transmission de masse. Notre intérêt portera donc à présent sur la transmission des contenus culturels par l'intermédiaire de la presse, des feuilles volantes, de la radio et du cinéma. Sur les territoires occupés de la Pologne, tout comme dans le cas des institutions culturelles, nous avons affaire à une dualité du troisième palier : aux mass média dirigés par l'ennemi correspondaient les moyens clandestins de transmission de masse et de communication de masse. Il est peut-être même plus justifié de parler d'une tripartition dans ce palier, puisqu'on captait en Pologne les émissions des radios étrangères et que parvenait en Pologne, dans un nombre limité, il est vrai, la presse étrangère, on lisait aussi les tracts largués par les Alliés.

Tous les moyens officiels de transmission de masse fonctionnant en territoire polonais n'étaient pas destinés à la population polonaise. Certains d'entre eux diffusaient des contenus destinés exclusivement au milieu allemand, d'autres devaient servir à la propagande allemande parmi la population juive et ukrainienne. De même les mass média clandestins, principalement la presse et les tracts, devaient par principe parvenir non seulement aux Polonais, pour ne rappeler que les imprimés édités dans le cadre de l'action de diversion « N »²⁷. D'une manière générale on peut dire que le trait caractéristique de la situation de guerre et d'occupation en Pologne était l'immense réduction de la portée d'action du troisième palier de la culture.

Commençons par le principal moyen de transmission de masse sur le territoire occupé, notamment la presse. Tout d'abord quelques informations sur la presse polonaise d'avant-guerre. Selon

²⁷ L'action « N » (de la première lettre du mot *Niemcy* — Allemands) consistait à éditer par la clandestinité polonaise et à colporter dans le milieu allemand des tracts, des périodiques (p. ex. « Der Klabautermann ») et des brochures issues soi-disant de la Résistance allemande. Dans aucun pays occupé une telle action de propagande n'avait été menée à une aussi grande échelle ; cf. *Akcja « N »*. *Wspomnienia 1941-1944* [L'action « N ». *Souvenirs 1941-1944*], sous la dir. de H. Auderska et Z. Ziółek, Warszawa 1972.

les données publiées dans *Mały rocznik statystyczny 1939* (*Petit annuaire statistique 1939*), à la fin de 1937 paraissaient en Pologne 2692 périodiques, dont 2255 en langue polonaise, 125 en ukrainien, 8 en biélorusse, 9 en russe, 105 en allemand, 130 en yiddish et hébreu et 60 dans d'autres langues. En ce temps paraissaient 184 quotidiens et 422 hebdomadaires. Conformément aux évaluations de Stefan Żółkiewski, plusieurs années plus tôt, en 1931, à la lecture massive des journaux et périodiques participaient en Pologne env. 2,9 millions de personnes (lisant la presse au moins une fois par semaine), autrement dit un habitant sur 10^{es}. Il ne faut pas oublier que dans la même année 1931, 23,1 % de l'ensemble de la population polonaise de 10 ans et plus ne savaient ni lire ni écrire.

Comme il résulte des calculs de Lucjan Dobroszycki, l'occupant éditait dans les années 1939 - 1945 au total 9 quotidiens (dont 4 éditions locales du « *Goniec Krakowski* ») et 6 périodiques de propagande. Outre cela paraissaient 22 périodiques spécialisés destinés à des groupes professionnels définis (dont 17 titres sortant en polonais et 5 bilingues — polonais-allemands)²⁸. D'un caractère analogue étaient les rares publications destinées à la population juive et ukrainienne (p. ex., « *Gazeta Żydowska* » imprimée à Cracovie du 23 VII 1940 au 30 VIII 1942, ou « *Krakivski Visti* »). Si nous considérons la totalité de la presse légale, il faut tenir compte encore des journaux et périodiques édités dans le GG en langue allemande (le quotidien « *Krakauer Zeitung* » et sa mutation varsovienne « *Warschauer Zeitung* », les périodiques « *Das Generalgouvernement* », « *Das Vorfeld* », « *Die Burg* », plusieurs bulletins officiels). Il faut y ajouter la presse éditée presque exclusivement en langue allemande sur les territoires annexés au Reich. Czesław Madajczyk y cite « *Kattowitzer Zeitung* » (à partir du 1^{er} IV 1942 « *Oberschlesische Zeitung* »), « *Deutsche Rundschau* » à Bydgoszcz, « *Danziger Vorposten* » et « *Ostdeutscher Beobachter* » à Poznań. Dans le district de Białystok paraissaient « *Bialostoker Zeitung* » et

²⁸ S. Żółkiewski, *Kultura literacka 1918 - 1932* [La culture littéraire 1918 - 1932], Warszawa 1973, pp. 285 et 460.

²⁹ L. Dobroszycki, *Die legale polnische Presse im Generalgouvernement 1939 - 1945*, München 1977, pp. 92 - 98.

« Nowy Kurier Białostocki » (Nouveau courrier de Białystok)³⁰. En somme, sur tout le territoire occupé par l'Allemagne, la presse légale ne dépassait pas le nombre de plusieurs dizaines de titres. J'y tiens également compte de la quinzaine de journaux et périodiques édités au Reich même et dans d'autres pays occupés, diffusés dans la Pologne occupée (« Völkischer Beobachter », « Deutsche Allgemeine Zeitung », « Das Reich », « Signal », l'hebdomadaire français « La Gerbe »), et pour lesquels des restrictions graves avaient été introuites à partir de 1942.

<i>La presse</i>	1939	1940	1941	1942	1943	1944
Journaux	80 000	275 000	392 420	363 800	400 000	700 000
Périodiques de propagande	—	62 750	228 280	319 000	pas de données	620 000
Revue spécialisée (dont également en ukrainien)	—	12 600	727 320	771 650	pas de données	

Source: L. Dobroszycki, *op. cit.*, p. 99.

Le tirage des journaux et périodiques légaux édités dans le Generalgouvernement est donné par le tableau. Le nombre de journaux et périodiques publiés en Pologne sous l'occupation allemande était très petit, et cela non seulement en regard de l'état d'avant-guerre, mais aussi par comparaison avec la situation dans les autres pays occupés. Ainsi, dans le Protectorat de Bohême et de Moravie, comme l'indique T. Cieślak, paraissaient en 1940 jusqu'à 1583 journaux et périodiques en tchèque, dont 48 quotidiens³¹. A. F. Judenkov, qui avait étudié l'action de la propagande hitlérienne sur le territoire occupé de l'Union soviétique, a réuni des informations sur 260 journaux et périodiques

³⁰ C. Madajczyk, *Polityka III Rzeszy w okupowanej Polsce* [La politique du III^e Reich en Pologne pendant l'occupation], vol. II, Warszawa 1970, p. 166.

³¹ T. Cieślak, *Z historii niemieckiej prasy w języku polskim* [Pages d'histoire de la presse allemande en langue polonaise], « Rocznik Historii Czasopiśmiennictwa Polskiego », vol. VIII, 1969, n^o 4, p. 570.

édités par les Allemands. Il rapporte aussi des données des sources allemandes, selon lesquelles le tirage de la presse en Ukraine aurait été en 1942 de 957 000 exemplaires³².

Le *testimonium paupertatis* de la presse légale éditée par l'occupant deviendra encore plus manifeste si nous confrontons les chiffres indiqués ci-dessus aux données relatives à la presse clandestine. Selon les évaluations de W. Bartoszewski, en automne 1939 paraissaient en Pologne env. 30 titres de la presse clandestine, l'année suivante — 200, presque 300 en 1941, 380 en 1942, env. 500 en 1943 et 600 en 1944. Au total, pendant toute la durée de l'occupation, sortaient env. 1500 journaux et périodiques, dont la moitié était imprimée à Varsovie³³.

La question se pose de savoir dans quelle mesure la presse clandestine assumait, dans les conditions de l'occupation, la fonction de moyen de transmission de masse. Les tirages des périodiques clandestins n'étaient pas élevés, le tirage maximal du « Buletyn Informacyjny » (organe central, tout d'abord, de l'Union pour la Lutte Armée, ensuite de l'Armée de l'Intérieur) était d'env. 50 000 exemplaires. Il faut cependant se souvenir que chaque exemplaire était lu au moins par plusieurs personnes, de sorte que la portée d'action de cette presse dépassait de plusieurs fois la grandeur du tirage. La tâche fondamentale de la presse clandestine était de transmettre à la société les informations qui ne paraissaient pas dans les mass média contrôlés par l'ennemi, d'agir sur le climat général et de former l'opinion publique. Le service d'information portait sur les événements internationaux, surtout la situation sur les fronts, et concernait les événements en Pologne, donc la terreur déployée par l'occupant, les activités de la Résistance, les conditions matérielles d'existence, la vie culturelle clandestine. La variété des sujets traités dans la presse clandestine en a fait une excellente source

³² A. F. Judenkov, *Političeskaja rabota partii sredi naselenija okkupirovannoj sovetskoj teritorii (1941-1944)*, Moskva 1971, pp. 64-65.

³³ W. Bartoszewski, *op. cit.*, p. 294; cf. S. Lewandowska, *Polska konspiracyjna prasa informacyjno-polityczna 1939-1945* [La presse clandestine polonaise d'information et politique 1939-1945], Warszawa 1982, et J. Jarowiecki, *Prasa w Polsce w latach 1939-1945* [La presse en Pologne dans les années 1939-1945], in: *Prasa polska w latach 1939-1945*, Warszawa 1980, pp. 13-142.

historique pour étudier la vie quotidienne sous l'occupation. Pour des raisons compréhensibles, la presse clandestine ne pouvait assumer toutes les fonctions de la presse normale, pour ne signaler que la nécessité de renoncer à la rubrique des petites annonces, de limiter la rubrique du courrier et de ne pas publier des faire-part (à l'exception, évidemment, des mentions sur la mort des personnalités éminentes et particulièrement méritantes), rarement aussi était utilisé le matériau photographique.

Assez significatif est le fait que, vers la fin de l'occupation, les autorités allemandes, se rendant compte de l'action minime de la presse légale, avaient tenté d'obtenir une audience dans la société en truquant des périodiques clandestins (« Nowa Polska » — La Pologne nouvelle, « Głos Polski » — La voix de la Pologne, « Wola Ludu » — Volonté du peuple, « Nowy Czas » — Temps nouveau). Dans leurs colonnes paraissaient des articles critiquant les mesures prises par les occupants, mais leur sujet principal était l'anticommunisme. En 1944, les Allemands se sont aussi décidés à éditer un premier périodique de collaboration authentique, notamment « Przełom » (Le Tournant).

Terminant les considérations sur la presse, il faut relever que pendant l'insurrection de Varsovie les périodiques clandestins sont devenus un moyen de transmission au grand jour. En août et septembre 1944 paraissaient env. 100 périodiques de ce genre. Et encore une remarque : certains des périodiques polonais édités en territoire soviétique, par exemple « Nowe Widnokregi » (Horizons nouveaux) paraissant à Lwow, parvenaient par voie illégale (quoique avec un grand retard) jusqu'au Generalgouvernement.

Passons à présent aux questions liées au fonctionnement sur le territoire occupé des émissions radiophoniques. Les autorités hitlériennes du Generalgouvernement avaient décidé dès l'automne 1939 (conformément d'ailleurs aux directives de Goebbels) de confisquer les postes de radio se trouvant en possession de la population polonaise. Avant la guerre, il y avait en Pologne 1 016 500 abonnés à la radio. Il est difficile d'établir le chiffre des postes à tubes et à détecteurs dissimulés par les Polonais dans le GG. On sait qu'à Varsovie les Allemands avaient réquisi-

tionné env. 87 000 des 130 831 postes de radio existants. Ajoutons en marge que l'on avait laissé les appareils aux Volksdeutsch, sauf qu'il leur avait été interdit d'écouter les émissions des stations « étrangères ».

En été 1940, les autorités d'occupation dans le GG ont commencé à se servir comme d'un ersatz de la radiophonie normale pour ne pas renoncer totalement à ce moyen de transmission : dans les rues et sur les places des villes ont fait leur apparition des haut-parleurs. Ils transmettaient les émissions de la « Radio du GG » spécialement mise en place ; en automne 1943, par l'intermédiaire des mêmes haut-parleurs (les Polonais les appelaient « aboyeurs ») on portait à Varsovie à la connaissance publique les listes des victimes des exécutions dans les rues. A deux reprises (le 3 V et le 31 VII 1943), les Résistants de Varsovie s'étaient branchés sur les haut-parleurs pour émettre des émissions patriotiques.

Il convient peut-être de remarquer que vers la fin de l'occupation les Allemands avaient tenté d'émettre des émissions truquées sous le couvert de la Résistance. Dans le journal clandestin « Tydzień » du 8 XII 1943, a été publiée l'information sur le fonctionnement de la station allemande « Orzeł » (Aigle) ou « Orzeł Biały » (Aigle Blanc), émettant en polonais et usant abondamment de mots d'ordre patriotiques. Un autre hebdomadaire « S » avait publié le 1^{er} VI 1944 une note sur le fonctionnement de la station « Wanda », dont la principale tâche était cependant d'exercer une action sur les soldats polonais combattant en Italie.

Les postes de radio dissimulés devant l'ennemi permettaient de garder un contact avec le monde. Dans les premières semaines et les premiers mois de l'occupation, les nouvelles provenant de l'écoute radiophonique des stations étrangères, surtout des stations françaises de Paris et de Toulouse, constituaient les informations essentielles diffusées par la suite au moyen des gazettes clandestines. Nombre d'entre elles se composaient de communiqués radiophoniques écrits à la machine ou polycopiés, émis par les stations des pays alliés ou neutres. Sur les ondes étaient parvenus jusqu'en Pologne les discours des membres du Gouvernement en exil, à plusieurs reprises s'était adressé sur

cette voie aux concitoyens le premier Ministre et commandant en chef W. Sikorski.

A partir de 1941, la BBC a commencé à émettre des émissions régulières en langue polonaise. Après le déclenchement de la guerre soviéto-allemande, a commencé à fonctionner en U.R.S.S. « La station Tadeusz Kościuszko », instituée à l'initiative de la direction de l'Union des Patriotes Polonais. Les émissions de cette station étaient captées dans le pays occupé, tout comme les émissions émises de Londres par la station « Świt » (Aurore) qui devait d'ailleurs produire sur les auditeurs l'impression que c'était une station clandestine fonctionnant en Pologne. Pendant l'insurrection de Varsovie a été mise sur pied la station « Blyskawica » (Eclair).

Le nombre de Polonais captant directement les messages radiophoniques, ayant affaire à eux journalièrement pendant l'occupation, n'était pas important. Cependant la portée des émissions des Alliés, surtout en milieu urbain, doit être considérée comme grande. Les nouvelles qui y étaient puisées commençaient rapidement à fonctionner dans le premier palier de la culture, devenant un sujet de conversations : modifiées, transformées et souvent déformées, elles circulaient ensuite sous forme de cancons et rumeurs.

A la différence des moyens de transmission de masse présentés jusque-là, le cinéma était un médium resté exclusivement entre les mains de l'ennemi. Cela ne veut pas dire que la Résistance n'ait manifesté dans cette sphère aucune activité. C'était cependant, d'une part, une activité documentaire (films tournés à Varsovie pour montrer, par exemple, les actions de « Wawer » ; les bandes étaient expédiées à Londres), alors que les projections n'étaient devenues possibles et n'ont effectivement été organisées que pendant l'insurrection de Varsovie³⁴.

En 1938 il y avait dans toute la Pologne 807 cinémas, dans les villes de plus de 20 000 habitants on avait vendu 57 165 000 billets. Bien que le réseau des cinémas n'ait pas été encore très dense, dans les grandes villes le septième art jouissait d'une

³⁴ Cf. S. Ozimek, *Film polski w wojennej potrzebie* [Le cinéma polonais pendant la guerre], Warszawa 1974, pp. 167 - 169.

immense popularité. La capitale possédait au début de 1939 70 cinémas avec 42 784 places dans les salles. La fréquentation s'était chiffrée en 1938 par 15 372 000 personnes.

Dans Varsovie occupée, quatre premiers cinémas ont été ouverts en novembre 1939, ensuite d'autres étaient ouverts, au total cependant leur nombre n'a jamais été supérieur à une quinzaine. Une partie des salles d'avant-guerre avait été détruite en septembre, d'autres avaient été transformées en théâtres de variétés, dans les plus représentatives avaient été ouverts des cinémas *nur für Deutsche*. A Cracovie 6 cinémas étaient ouverts à la population polonaise. Selon les données rapportées par Bogusław Drewniak, en septembre 1943 « sur le territoire du GG devaient se trouver 25 cinémas destinés exclusivement aux Allemands, 61 exclusivement aux Polonais et 4 cinémas destinés à la population ukrainienne. Au total, le nombre de cinémas accessibles à la population allemande se serait chiffré par 112, 178 pour les Polonais et 63 pour les Ukrainiens »³⁵. Il est significatif que les autorités hitlériennes n'aient pas autorisé les projections cinématographiques dans les ghettos.

Il n'est pas facile d'établir le chiffre de la fréquentation. Nous ne possédons sous ce rapport que de données très fragmentaires. On sait, par exemple, qu'en 1941 15 millions de spectateurs avaient vu des films dans le GG, dont 9 millions de Polonais. Dans le bulletin clandestin « Informacja Bieżąca » (Information courante) du 16 VI 1942, il était dit que le nombre de spectateurs dans les cinémas varsoviens s'élevait à 116 000 en janvier 1940, 235 000 en janvier 1941 et 501 000 en janvier 1942. A notre sens, ces chiffres indiquent assez nettement le fiasco partiel du mot d'ordre du boycottage des cinémas, lancé par la Résistance. Rappelons que ce mot d'ordre était formulé comme suit : « Seuls les cochons vont au cinéma », et l'une des actions typiques du « Wawer » était le « gazage des cinémas », l'épandage sur les vêtements des spectateurs de liquides caustiques, la destruction des appareils de projection. Le succès incomplet de l'action du

³⁵ B. Drewniak, *Teatr i film w Trzeciej Rzeszy. W systemie hitlerowskiej propagandy* [Le théâtre et le cinéma dans le III^e Reich. Dans le système de la propagande hitlérienne], Gdańsk 1972, p. 181.

boycottage (bien qu'elle ait réussi dans le milieu intellectuel) est entièrement compréhensible si l'on considère que, dans les conditions de l'occupation, le cinéma était l'une des peu nombreuses formes accessibles de divertissement, et avec cela bon marché. Il faut en outre tenir compte du processus d'affranchissement de la jeunesse qui, selon les opinions assez concordantes des chroniqueurs du temps de l'occupation, constituait la majeure partie des spectateurs fréquentant en ce temps les cinémas.

Le répertoire des cinémas était établi d'après les directives rigides de l'Office hitlérien de Propagande. On projetait presque exclusivement des films allemands de guerre, d'aventures, des mélodrames. Les positions les plus remarquables de la cinématographie allemande ne parvenaient pas jusqu'au spectateur polonais. Très rarement paraissaient sur les écrans des films polonais d'avant-guerre. Sur les territoires incorporés au Reich, ces derniers, évidemment, n'étaient jamais projetés. Il faut admettre que, selon l'intention de l'occupant, un rôle essentiel dans la propagande était échu aux actualités (« Nouvelles cinématographiques du GG »). Cependant le niveau de ces actualités, et surtout la manière de présenter la réalité d'occupation, témoignaient de l'énorme naïveté des autorités allemandes. A chaque fois, les gouvernements allemands du GG étaient montrés sous une forme idyllique et les occupants comme des gardiens justes et honnêtes de l'ordre, et avec cela protecteurs bienveillants de la population du pays conquis incapable encore d'exister de lui-même.

Pour terminer, je voudrais me pencher encore sur un moyen de transmission de masse qui, assez souvent, disparaît de notre champ de vision, et notamment les feuilles volantes. S'en servaient aussi bien les Allemands que la Résistance polonaise, elles étaient aussi larguées sur la Pologne par les Alliés.

En 1940, les autorités militaires allemandes s'étaient efforcées, au moyen de tracts adressés à leurs soldats, de les conforter dans la haine contre la nation polonaise. Marek Tuszyński, dans sa thèse de doctorat non publiée, cite un de ces tracts (*Der deutsche Soldat im Osten und der Pole*), dans lequel le principal accent était mis sur le mythe des 58 000 Volksdeutsch prétendu-

ment massacrés par les Polonais⁸⁶. L'occupant se servait plutôt rarement de tracts comme moyen de propagande adressée aux Polonais. On peut citer le tract *Parlons sincèrement*, lancé par les avions (probablement pas seulement sur Varsovie) en automne 1943. Le contenu du tract, qui parlait de la menace venant pour la civilisation européenne du bolchévisme, devait inciter les Polonais à collaborer avec l'occupant hitlérien. Les tirages des tracts antisoviétiques diffusés dans les années 1943/1944 devaient être considérables (jusqu'en février 1944 jusqu'à 20 millions d'exemplaires)

Les tracts étaient utilisés d'une manière incomparablement plus grande (compte tenu du nombre de titres) comme moyen de transmission de masse par la Résistance polonaise. Dans les mémoires et souvenirs des militants communistes on rencontre de fréquentes mentions sur les tracts lancés dans la foule d'ouvriers, devant les entreprises industrielles. Les programmes et de nombreuses proclamations du Parti ouvrier polonais étaient justement diffusés de cette manière. La clandestinité « londonienne » diffusait assez souvent des tracts sous forme d'affiches ou de vignettes collées sur les murs et les poteaux d'annonces. Un nombre considérable d'entre eux stigmatisait les attitudes contraires au code de morale civico-patriotique (p. ex., le dessin d'un nouveau riche du temps de la guerre, sous-titré *Pan Łajdakiewicz — Monsieur Coquin*). Une forme assez typique de diffuser les tracts de la clandestinité était de les mettre dans les exemplaires de la presse clandestine.

Les tracts jouaient aussi un rôle important dans l'action « N », donc dans l'activité de la clandestinité visant à saper le moral de l'armée allemande. On éditait d'ailleurs non seulement des tracts en langue allemande, mais aussi en italien et en hongrois. Malheureusement, nous ne possédons pas encore la bibliographie des feuilles volantes de la clandestinité, quoique le travail sur

⁸⁶ M. Tuszyński, *Hitlerowska propaganda polityczna w Generalnej Guberni* [La propagande politique hitlérienne dans le Général Gouvernement], texte dactylographié d'une thèse de doctorat à l'Institut d'Histoire de l'Académie Polonaise des Sciences; cf. T. Szarota, *Le stéréotype de la Pologne et des Polonais aux yeux des Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale*, « La Pologne et les Affaires Occidentales », 1978, n° 2, pp. 246 - 273.

un relevé de ce genre, mené par W. Chojnacki, soit déjà très avancé. Selon les calculs préliminaires, le nombre de tracts édités par la Résistance polonaise était supérieur à celui des titres de la presse clandestine. Il faut signaler que ces tracts contenaient un message écrit et iconographique. Ce dernier constitue une très belle page des acquis du milieu artistique polonais.

Nous ne disposons malheureusement pas de l'ensemble des tracts des Alliés, lancés sur le territoire de la Pologne occupée. Le plus grand largage de ce genre de tracts avait eu lieu pendant le raid soviétique sur Varsovie dans la nuit du 12 au 13 mai 1943 (le premier tract s'intitulait *Frères Polonais !*, le deuxième *Ce que Staline a dit sur la Pologne* et contenait les réponses de Staline aux questions du correspondant américain Parker).

*

Dans la présente étude je me suis efforcé de montrer le fonctionnement dans les conditions de guerre et d'occupation des trois paliers de la culture, dans le cadre desquels s'accomplissait le processus de communication sociale des contenus culturels. La vie culturelle dans le pays occupé, tout comme la vie économique, se déroulait dans deux courants. Les formes officielles, développées au grand jour, légales, s'accompagnaient de diverses manifestations d'activités souterraines, clandestines. Parmi les phénomènes les plus caractéristiques de la période considérée, j'ai rangé l'immense extension de la sphère d'action du premier palier de la culture et la réduction considérable de la sphère d'action des institutions culturelles et des moyens de transmission de masse, autrement dit des paliers II et III. Un autre phénomène qui retient l'attention, était la mise sur pied par la Résistance d'une presse clandestine et d'institutions clandestines permettant, à l'encontre de la volonté de l'occupant et des principes de la politique vis-à-vis de la nation polonaise, de transmettre les informations, de cultiver la tradition, de sauver les biens de la culture condamnés à l'anéantissement, de venir en aide aux intellectuels et de créer des conditions de création littéraire, artistique et scientifique. La vie culturelle clandestine était donc un des fronts importants de la lutte de la nation polonaise contre

l'envahisseur hitlérien, était un acte de protestation contre les contenus culturels pénétrés de l'idéologie raciste, diffusés par l'ennemi, était une lutte pour la défense du système de valeurs propre et des nobles idéaux de l'humanisme, appartenant aux acquis de toute l'humanité progressiste.

(Traduit par Lucjan Grobelak)